



Culte à l'occasion de la fête nationale
Prédication donnée par Christian Albecker, président de l'UEPAL
Dimanche 10 juillet 2022

Chères sœurs et frères,

Le texte proposé pour la prédication de ce jour se trouve dans l'Évangile de Jean au chapitre 8, les versets 3 à 11 :

³ Alors les scribes et les pharisiens amenèrent une femme surprise en adultère ;

⁴ et, la plaçant au milieu du peuple, ils dirent à Jésus : Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère.

⁵ Moïse, dans la loi, nous a ordonné de lapider de telles femmes : toi donc, que dis-tu ?

⁶ Ils disaient cela pour l'éprouver, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus, s'étant baissé, écrivait avec le doigt sur la terre.

⁷ Comme ils continuaient à l'interroger, il se releva et leur dit : Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle.

⁸ Et s'étant de nouveau baissé, il écrivait sur la terre.

⁹ Quand ils entendirent cela, accusés par leur conscience, ils se retirèrent un à un, depuis les plus âgés jusqu'aux derniers ; et Jésus resta seul avec la femme qui était là au milieu.

¹⁰ Alors s'étant relevé, et ne voyant plus que la femme, Jésus lui dit : Femme, où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a-t-il condamnée ?

¹¹ Elle répondit : Non, Seigneur. Et Jésus lui dit : Je ne te condamne pas non plus : va, et ne pèche plus.

Le thème biblique de ce 4^e dimanche après la Trinité est « La communauté des pêcheurs ». Nous sachant tous pêcheurs, nous sommes invités à la miséricorde envers autrui, à la bienveillance et à la paix, comme nous l'avons entendu dans l'épître aux Romains. L'évangile de Jean, que nous venons d'entendre, présente ce thème non à travers un enseignement général comme Paul dans son épître, mais à travers une histoire concrète, devenue très célèbre. Le récit qu'il met en scène a un caractère particulièrement dramatique qui pourrait facilement être mis en image dans un tableau ou un film, comme il l'a d'ailleurs été maintes fois par exemple par des peintres comme Titien, Rembrandt ou Poussin: une femme poursuivie par une meute d'hommes prêts à lui régler son sort, avec déjà à la main la pierre pour la lapidation, Jésus accroupi ou penché vers le sol en train d'écrire dans le sable ou la poussière. Qu'écrivait-il ? nous ne le savons pas. On peut penser qu'il était perdu dans ses réflexions ou qu'il méditait sur son ministère et sur l'humanité. Inutile de se perdre en conjectures à ce sujet, car là n'est pas la pointe du texte.

L'attitude première de Jésus, apparemment indifférent à la scène qui se joue, coupe pour ainsi dire le récit en deux parties : celle où il se tait et écrit sur le sol, et celle où il parle et se retrouve seul avec la femme. En se taisant, Jésus crée d'abord un espace où le dialogue devient à nouveau possible, une distance silencieuse qui permet aux protagonistes de sortir de la violence verbale et physique qui les entraîne et les aveugle. Notons qu'il n'est rien dit de la femme dans cette première partie : elle n'a pas de nom, il n'est rien dit de son attitude – on la représente souvent prostrée au sol – ni des circonstances qui ont amené les scribes et les pharisiens, les spécialistes de la Bible et de la Loi mosaïque, à faire le procès, ou plutôt à organiser le lynchage de cette femme. Notons surtout qu'il manque deux protagonistes essentiels de l'histoire : le mari et l'amant !

Le récit de l'évangéliste Jean s'inscrit ici dans une pratique millénaire, qui est loin d'être achevée aujourd'hui, où ce sont les hommes qui font la Loi, qui disent comment l'appliquer, et qui oublient de se l'appliquer à eux-mêmes. La femme est l'éternelle image de la tentation charnelle et du péché réduit

à sa dimension sexuelle. C'est à elle, et à elle seule, de subir les conséquences de tous les désordres de la vie affective et sexuelle. Cela nous ramène à des sujets malheureusement très actuels, avec l'interdiction de l'avortement rendue à nouveau possible aux Etats-Unis. Cette régression désastreuse dit en creux ce que notre récit de la femme adultère met en scène : c'est à la femme de porter les conséquences, morales ou physiques, de l'acte sexuel, soit en subissant une grossesse non désirée, soit en ayant recours à des moyens abortifs illégaux qui mettent la vie des plus pauvres et des plus démunies en danger. Soyons clairs : l'avortement est toujours un échec, et souvent un drame. L'autoriser dans des conditions précises n'est que l'expression d'une éthique de la responsabilité et du moindre mal, que le protestantisme a toujours défendue. L'interdire, c'est ériger en norme une sacralisation absolue de la vie biologique, dont nous savons bien qu'elle n'est pas la règle dans la nature. Mettre sur le même plan la Shoah et l'avortement comme certains fondamentalistes américains l'ont fait est tout simplement scandaleux : comment peut-on comparer une extermination programmée d'adultes et d'enfants effectuée par haine des juifs et une intervention chirurgicale sur une grossesse de quelques semaines pour protéger une femme qui n'en désire pas ? Et le scandale est à son comble lorsqu'on met même en cause la contraception. L'éthique protestante de la responsabilité a à cet égard toujours promu cette dernière, car il s'agit bien de favoriser une parenté responsable et d'éviter le drame de conscience que peut être l'avortement.

La conscience : c'est précisément ce que Jésus interpelle chez ses interlocuteurs, tous ces hommes imbus de leur science biblique et de leur bon droit, lorsqu'il propose à celui qui n'a jamais péché de jeter la première pierre. En disant cela, Jésus prend un risque, car qui aurait pu dire qu'il ne se trouverait pas parmi ces hommes un individu persuadé de sa propre et inattaquable vertu, un intégriste qui aurait effectivement jeté cette première pierre, entraînant sans doute dans le carnage ceux qui se seraient sentis obligés de lui emboîter le pas ? Voilà un premier message optimiste que nous pouvons retenir de ce récit : Jésus croit en la force de la conscience, présente en chaque homme. D'après le récit, il semble que ce sont les plus âgés qui se sont retirés les premiers, indice de ce que l'âge et l'expérience semblent donner aux humains davantage de sagesse, de lucidité et de pondération.

Nous voici donc dans l'acte 2 de notre récit dramatique : après le départ un à un des juges travaillés par leur conscience, Jésus se retrouve seul avec la femme. Leur dialogue est réduit à sa plus simple expression : la femme, à la question « Personne ne t'a-t-il condamnée ? », se contente de répondre « Non, Seigneur », le mot Seigneur étant ici le mot de la politesse habituelle qu'on aurait pu traduire par « Non Monsieur ». La réponse de Jésus comprend deux phrases : « Je ne te condamne pas non plus » « Va et ne pêche plus ». Lui qui aurait été fondé à jeter la première pierre ne le fait pas, parce qu'il a reconnu la détresse et la misère de cette femme et qu'il veut lui rendre sa dignité et sa liberté. Saint Augustin a magnifiquement interprété ce tête-à-tête entre Jésus et la femme. Une fois que la foule s'est dispersée, écrit-il, « ils ne restent plus que deux : *Miseria* et *Misericordia* », c'est-à-dire la misère humaine et la miséricorde divine. En Jésus, Dieu se révèle comme le Dieu de toute miséricorde. Et c'est cette miséricorde, cette pédagogie de la conversion, que les chrétiens et l'Église doivent faire entendre au monde s'ils veulent toucher les cœurs. Cette miséricorde dont nous sommes invités à être les témoins et les acteurs se fonde sur la miséricorde de Dieu, son amour inconditionnel pour tout homme ou toute femme. Car quels que soient nos échecs, nos fautes ou nos chutes, nous ne pouvons jamais tomber plus bas que la main de Dieu, cette main qui nous porte, nous bénit et nous accompagne et qui n'attend que notre « oui » pour agir.

Mais cette miséricorde inconditionnelle, sans réserve et sans condition, s'accompagne d'une invitation : « Va et ne pêche plus ». Autrement dit, le pardon inconditionnel n'est pas la grâce facile de la célèbre phrase de Heinrich Heine « Dieu me pardonnera, c'est son métier ! ». Ce pardon qui libère

et redresse est une invitation, une injonction même, à rester debout, à réorienter sa vie pour qu'elle soit en résonance avec le pardon dont elle a bénéficié. Car la grâce est aussi une exigence, comme le théologien allemand Dietrich Bonhoeffer l'a si bien écrit dans son livre « Le prix de la grâce », sinon elle reste un beau moment sans lendemain. Mais là aussi, la parole du Christ est une bonne nouvelle : car il ne fait pas de cette exigence une nouvelle morale, il croit en la force du pardon et de l'amour. Celui qui en a fait l'expérience est transformé intérieurement et trouvera la force de rester debout, même s'il doit continuer à boîter, et même s'il court le risque de rechuter.

Notre récit nous a emmenés dans le domaine de la vie personnelle, celui de l'éthique et de l'amour inconditionnel de Dieu pour l'humanité. En ce jour où nous célébrons le culte à l'occasion de la fête nationale, il est bon de rappeler que la paix entre les peuples repose aussi sur notre capacité à voir en tout être humain une créature aimée de Dieu, donc un frère, une sœur digne d'amour et de respect. La terrible guerre qui sévit en Ukraine (sans oublier tous les autres théâtres de conflits armés, l'ONU en a identifié 39 !), cette guerre nous rappelle combien il est dangereux d'enfermer l'autre, qu'il s'agisse d'un individu ou d'un peuple, dans une caricature, que ce soit l'ennemi héréditaire, le peuple dégénéré, le nazi ou le communiste : les discours généralistes « sur » les autres sont toujours dangereux, il faut leur préférer le dialogue « avec ». Les discours qui enferment l'autre dans une image figée, une caricature, sont potentiellement porteurs de violence : la femme adultère est un objet, pas un sujet, on peut donc la lapider. De même, le Juif, l'Arabe, l'immigré, l'Ukrainien ou le Russe sont des caricatures abstraites qui justifient la violence. Le chemin est long pour que le face à face, le dialogue entre personnes porte des fruits de pardon et de redressement. Il l'est encore plus lorsqu'il s'agit de peuples.

En ce jour où nous rappelons les valeurs fondatrices de notre République : liberté, égalité, fraternité, nous ne pouvons que prier et agir pour que cette devise devienne une expression de cet amour et de ce respect auquel le Christ nous invite, que ce soit entre les individus ou entre les peuples.

AMEN